

RAYMOND REDING

Le Roman de Saigon



éditions du

ROCHER / VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DE SAIGON

RAYMOND REDING

Le roman de Saigon

« Le roman des lieux et destins magiques »
Collection dirigée par Vladimir Fédorovski

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour
tous pays.

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-06954-8

ISBN pdf : 9782268094175

Pour Edouard et Pierre-Alexandre

Note au lecteur

Au xvii^e siècle, le père Alexandre de Rhodes a transposé l'écriture vietnamienne idéographique traditionnelle – une transcription complexe analogue au chinois – en alphabet phonétique romain. Ce fut un travail long et ardu. Malgré cette romanisation, le vietnamien reste difficile à apprendre... et à écrire. En effet, considérant l'importance des intonations dans cette langue monosyllabique, le jésuite a dû assortir les voyelles d'accents divers, les signes diacritiques, qui, placés tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des lettres, précisent la signification du mot. Dans le texte qui suit, le parti fut pris de ne pas retranscrire les accents dans les mots vietnamiens, qui, par souci de clarté, sont repris en caractères italiques, hormis les noms de lieux. Pour ce qui concerne les patronymes, il faut savoir que, dans le nom complet d'un Vietnamien (par exemple *Pham Van Dong*), le dernier mot représente le prénom (*Dong*). L'usage au Vietnam est de désigner les personnes par leur prénom. On parlera par exemple du général *Giap*, plutôt que de *Vo Nguyen Giap*, comme si l'on parlait du président John quand on évoque J.-F. Kennedy.

Prologue

Mois de novembre 1998, année du Tigre

À bord du vol 164 d'Air France en provenance de Paris, le signal des ceintures vient de s'allumer. Les passagers sont engourdis par les quatorze heures de l'harassant voyage. Les derniers plateaux-repas sont rangés et le personnel de cabine distribue les documents à compléter pour le service d'immigration. Par le hublot, on aperçoit le fleuve Mékong miroiter au loin, dans le soleil rougi du couchant. Le grand avion blanc amorce son approche finale vers Saigon, parmi d'imposants nuages gorgés de pluie.

Toute proche déjà, la campagne vietnamienne se déroule sous les ailes, dans la grisaille du crépuscule : une succession de villages, quelques bouquets d'arbres perdus dans les rizières, des routes faiblement éclairées où tremblotent de minuscules phares de moto.

Ma voisine de siège semble complètement indifférente au spectacle de notre arrivée. Elle n'est plus vraiment jeune, mais ses yeux brillent d'un éclat singulier. Depuis Paris, elle n'a presque rien fait d'autre que de dormir, consulter des documents enfouis dans de grandes enveloppes, ou suivre la position de l'avion sur la carte qui défile sur l'écran. Sortant soudain de son mutisme, la mystérieuse passagère prétexte une conversation futile pour me divulguer le motif de son

voyage. Elle vient adopter une fillette dans un orphelinat de Saigon, terme espéré de fastidieuses démarches entreprises en France et lors d'un précédent séjour au Vietnam. Son visage s'est soudain éclairé. Nous évoquons à demi-mot les rumeurs de trafic et de vente d'enfants, la cour des Miracles dans certaines institutions, les petites compensations financières... Pour elle, Dieu merci, tout s'est bien passé jusque-là. Une belle gamine joufflue de quelques mois nous sourit sur la photo : elle s'appellera Jeanne-*Xuan* et grandira au bord de la Loire.

L'avion tangué, vire plusieurs fois sur l'aile, à gauche puis à droite puis encore à gauche, dans les turbulences. Les méandres d'un fleuve apparaissent, enserrés par les faubourgs d'une grande métropole scintillant dans la nuit, des avenues encombrées, quelques gratte-ciel. Voici Saigon !

On devrait plutôt dire *Ho Chi Minh Ville*, depuis qu'en 1976 les autorités communistes ont rebaptisé officiellement la cité d'après le nom du Grand Libérateur. Cela dit, tout le monde, y compris l'hôtesse d'Air France, abandonne cette dénomination « révolutionnaire » un peu désuète.

Il me semble avoir toujours cultivé une « sensibilité vietnamienne ». Tout a commencé dans mes lectures d'adolescent : le rêve brisé d'une mère dans *Un barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras, les figures pathétiques des romans de Pierre Schoendoerffer, une certaine duplicité orientale si bien dépeinte par Graham Greene dans *The Quiet American*, les pages sublimes de Lucien Bodard, l'Asiate... Décisives, ces rencontres littéraires ont laissé en moi l'empreinte d'un voyage mythique mais interdit, d'une fascination aussi, pour cet Orient extrême et inaccessible à l'étudiant que j'étais.

Car bien sûr, c'était l'époque de la guerre américaine, avec les images de B52, de jungle incinérée au napalm, de soldats

perdus et de réfugiés hébétés, violence primale déversée avec une belle innocence, à longueur de journaux télévisés, pendant les années soixante. Plus tard – j’allais commencer médecine –, ce fut la chute de Saigon, le ballet des hélicoptères sur le toit de l’ambassade des Etats-Unis, le sauve-qui-peut général.

Et puis, plus rien...

Le début d’une longue éclipse du Vietnam au monde, tombé dans la boîte noire où certains peuples disparaissent parfois oubliés par les autres.

Depuis quelques années pourtant, le pays s’est ouvert aux touristes et bourlingueurs de tout poil, en mal d’exotisme. En cette fin novembre 1998, pourtant, ce n’est ni le goût du dépaysement ni une vague nostalgie littéraire qui motivent mon premier voyage à Saigon, mais avant tout mon métier : chirurgien d’enfants et professeur des universités, je viens jeter les bases d’un programme de coopération au développement avec le grand hôpital pédiatrique de la ville.

L’atterrissage est un peu chaotique. Les passagers, maintenant bien réveillés, applaudissent, sans doute moins les prouesses du pilote qu’un retour tant espéré en terre natale. Il y a beaucoup de Vietnamiens rentrant au pays sur ce vol, ces *Viet Kieu* qui ont fui clandestinement et par centaines de milliers le régime communiste et reviennent à présent en masse... d’abord pour des vacances dans la famille.

L’Airbus roule lentement vers l’aérogare le long de lugubres alignements d’alvéoles en béton, nids désertés de quelque insecte malveillant. Saigon ne peut décidément cacher bien longtemps son passé tourmenté ! Tan Son Nhut, l’aéroport de la ville, était aussi une grande base militaire. Au temps de la guerre américaine, ces abris-casemates protégeaient les chasseurs-bombardiers U.S. des obus de mortier d’un ennemi *viet cong* qui s’approchait parfois à distance de tir... Les années

ont passé, mais les autorités communistes ont préféré ne pas démanteler ces tristes vestiges... On ne sait jamais !

Le professeur *Tran Dong A* m'accueille dès la descente d'avion. Longue poignée de mains, échanges amicaux de circonstance. C'est un petit homme sans âge, dynamique, rieur, en bras de chemise et cravate bariolée. Son téléphone portable, à la ceinture, sonne sans arrêt. On franchit la douane, ses képis à la soviétique posés sur le comptoir et les bruyants coups de tampons sur les passeports, le détecteur de métaux pour les bagages, puis c'est le débouché dans le grand hall des arrivées.

Foule de familles en goguette avec enfants endimanchés, venues accueillir le parent d'Europe, l'oncle d'Amérique, partis jadis comme *boat people* et aujourd'hui pharmacien à Rennes ou programmeur à San Diego. Nous traversons prestement ce joyeux brouhaha de retrouvailles et d'embrasades, charivari de chariots surchargés de sacs de marque, de colis-cadeaux, chaînes stéréo, télévisions... Passé cette marée, c'est la touffeur tropicale qui m'étreint sur le trottoir luisant de pluie. La camionnette de l'hôpital attend en double file, et l'on s'y entasse déjà, savourant le souffle frais de l'air conditionné du véhicule.

La circulation citadine nous avale tout de suite. Le trajet entre l'aéroport et son hôtel du centre-ville représente pour le voyageur fraîchement débarqué un véritable parcours initiatique, une immersion dans cet univers grouillant d'Extrême-Orient.

La population de la ville tout entière semble de sortie dans la moiteur de ce début de soirée. À part quelques berlines et camionnettes, la voirie est monopolisée par des mobylettes de tous les types, surtout des petites cylindrées, éructant pétarades et gaz nauséabonds, klaxonnant sans cesse, et portant deux, voire trois ou quatre passagers : monsieur, son fils aîné devant lui, les mains appuyées sur le guidon de la

moto, avec madame derrière qui encadre un ou deux autres enfants en bas âge. Certains vélomoteurs et des tricycles servent pour le transport d'objets parfois très encombrants ou d'animaux vivants, qu'évitent de justesse des écolières attardées pédalant nonchalamment, tout en tenant avec élégance les pans de leur *ao dai* immaculé sur le guidon du vélo. Sur le bord de la chaussée, des cyclo-pousse sommeillent dans l'attente d'un hypothétique client ; ils se disputent les bords de rue avec des éboueurs, hommes ou femmes jeunes, munis de gants, d'un masque, d'un chapeau conique traditionnel, et poussant un misérable chariot de bois à roulettes regorgeant déjà des détritiques de toute cette humanité.

Le trottoir constitue la véritable scène du théâtre urbain à Saigon, lieu de tous les travaux, de tous les commerces, de toutes les palabres : marchands ambulants de fruits tropicaux ou de boissons gazeuses, vendeurs de *pho*, la fameuse soupe vietnamienne, de rouleaux de printemps ou de fruits, gardiens des parkings de mobylettes, petits ouvriers et réparateurs en tout genre, accroupis sur leurs talons, position de repos préférée des Asiatiques. Trois mètres au-dessus des têtes, un entrelacs inquiétant de fils électriques barre le ciel de la rue, reliant chaque maison aux câbles principaux, souvent connectés de façon improbable et accrochés sommairement à un balcon, parfois dénudés, à la portée des passants.

Au-delà du trottoir, sans démarcation apparente, le regard plonge dans les maisons-compartiments, s'immiscant dans les échoppes et l'habitat, dans l'intimité même des foyers, au fond de baies sans porte ni fenêtre. D'innombrables margouillats, lézards en attente de gober une mouche, couvrent les murs décrépis, témoins immobiles et attentifs. Espace ouvert sur la rue, la pièce de vie comprend un petit salon muni d'une table basse, d'un ou deux fauteuils et de quelques chaises, avec parfois un nourrisson bercé dans un hamac.

Partout, on fait la cuisine et il y a toujours quelqu'un qui mange à grands coups de baguettes dans un bol tenu à hauteur de bouche.

Voici le centre-ville, le quartier qui fut jadis la cité coloniale des Français, un quadrillé de rues arborées et des villas coloniales décrépies, legs d'une histoire pas si lointaine. Le palais de la Réunification et la cathédrale Notre-Dame annoncent l'arrivée à destination : la camionnette s'immobilise devant le trottoir marbré de l'hôtel *Continental*. Le lobby est austère et vieillot, avec ses grandes colonnades carrées et ses groupes de touristes japonais en goquette.

Tran Dong A veille à mon enregistrement. D'abord simple collègue chirurgien, *Dong A* est devenu aujourd'hui, au fil de nos échanges, plus qu'un complice professionnel, un ami, dont je n'apprendrai que plus tard l'édifiant parcours personnel. Issu d'une famille d'immigrés du nord du Vietnam fuyant les combats de la décolonisation française dans les années cinquante, il mène une scolarité exemplaire dans un lycée français de Saigon. Ce sont ensuite les études de médecine à l'université vietnamienne de la ville, puis la spécialisation en chirurgie dans un grand centre hospitalier parisien. Après 1968, en pleine guerre américaine, on le mobilise dans l'armée sud-vietnamienne : il choisit les parachutistes et commande une antenne chirurgicale qui participera aux derniers combats du régime sudiste au printemps 1975. Capturé par les communistes peu avant la chute de Saigon, il est interné deux années durant dans un camp de rééducation, en sa qualité d'officier de l'armée vaincue. Libéré en 1977 – le pays manque cruellement de médecins –, *Dong A* reprend une activité chirurgicale à l'hôpital pédiatrique, dont il devient vice-directeur. Il sera par la suite totalement réhabilité, et même élu comme parlementaire à l'Assemblée nationale à Hanoi...